

## 4 – Le Vendredi saint

Ceux d'entre vous qui ont eu une enfance baignée dans le catholicisme me comprennent. Pour les autres, je me dois d'expliquer.

Le Vendredi saint, à 15 heures tapantes, on faisait mourir Jésus : au terme d'un long office barbant, on couvrait de voiles noirs les statues, on enlevait du tabernacle l'ostensoir (puisque'il représentait le corps du Christ et que celui-ci était mort), en en laissant la porte béante. Et jusqu'au samedi soir suivant, l'église était le théâtre d'une procession ininterrompue de béguines qui venaient embrasser les pieds d'une statue du Christ en croix, d'un vérisme cruel, allongé au milieu de la nef, et flanquée de l'inévitable tronc où on se devait d'introduire de la monnaie...

Le lendemain, Samedi saint, si on voulait profiter de l'indulgence plénière, il fallait visiter 7 églises différentes, dans lesquelles répéter la même chose (et laisser des sous) ; et c'était agréable de voir, tout au long des routes de campagne, se croiser des groupes de gens qui allaient dans les villages voisins accomplir le rite.

Or donc, nous étions dans les années cinquante. La prospérité avançait à grands pas. Les usines avaient besoin de main-d'œuvre supplémentaire. Dans notre village, la fabrique de papier s'agrandissait. Déjà, elle employait 500 personnes, pratiquement tout le village. Et voilà que, du Sud profond, arrivent cinq ou six familles de *terroni* (terme lombard pour indiquer ceux qui viennent des terres chaudes du Sud, le Mezzogiorno).

Leurs coutumes avaient de quoi nous surprendre : d'abord, ils parlaient en ITALIEN, et on avait du mal à les comprendre. Ensuite, si on apercevait bien les hommes, qui avaient trouvé du travail tout de suite, leurs femmes ne sortaient, toutes ensemble,

que pour aller chez le boulanger, où elles achetaient des quantités astronomiques de pain. Tout de noir vêtues, un châle sur la tête, elles étaient plus petites que nous, avaient de magnifiques yeux et des cheveux tout noirs, ne parlaient à personne. Je vous raconterai cela une autre fois.

Donc, revenons à ce Vendredi saint.

La cérémonie se termine. Don Serafino empoigne l'ostensoir pour le porter à la sacristie. Tout est calme, pas de chants, juste le susurrement des avémarias.

Et voilà qu'un hululement de bête sourd du fond de l'église, pour se transformer en cris lancinants. Surgissent cinq petites sudistes, qui s'époumonent et qui hurlent : « Gèssù, Gessù bello, che ti fecero ? T'uccisero, Gessù mio ! »<sup>17</sup>

Elles s'arrachent les cheveux, et l'une d'entre elles se roule par terre, offrant à nos yeux incrédules, au-dessus des bas noirs retenus par un élastique aux genoux, la paradisiaque vision d'une paire de cuisses dodues et d'une blancheur crémeuse de lait non écrémé...

La stupéfaction est immense, mais Don Serafino réagit au quart de tour. Brandissant l'ostensoir, il descend la nef à toute vitesse, en empoigne une ou deux et les pousse *manu militari* vers la sortie, en vociférant : « Ce n'est pas carnaval, nous sommes dans une église bénie, fuori, fuori !!!! »

Quand j'ai été plus âgée et que j'ai commencé à lire, j'ai compris que cet intermède se plaçait dans la droite ligne de l'usage des *pleureuses*, folklore qui perdure dans ces terres.

---

<sup>17</sup>Jésus, mon beau Jésus, que t'ont-ils fait ? Ils te tuèrent, mon Jésus !

Et même chez nous dans le Nord profond, après tout nous avons aussi notre folklore pascal, pas plus tard que le lendemain Samedi saint à minuit.

Lorsque le prêtre crie par trois fois *Christus Domini resurrexit*, il est d'usage que tout le monde tape sur des casseroles ou fasse résonner les clarines des vaches ou d'autres *campanelli*, apportés de la maison à cette fin... Et c'est aussi bruyant que le concert de nos pauvres pleureuses.

## L'INNOCENCE

Je devais avoir 17 ou 18 ans, habitant la campagne, mais travaillant dans un bureau en ville.

Le lundi matin, souvent, les collègues me demandaient :

— Qu'as-tu fait hier ? (Les semaines étaient de 48 heures sur 6 jours... autant dire la Préhistoire...)

— Hier, j'ai accompagné mon papa qui amenait la vache se faire taper sur les cornes. »

— ???...

Un turbulent silence...

Eh oui, on s'en allait, papa et moi, lui maîtrisant difficilement la vache qui ruait et sautait follement, moi derrière avec une badine. Arrivés dans la forêt, près d'un ruisseau, il m'enjoignait de l'attendre et poursuivait vers une ferme cachée par les arbres.

Une petite demi-heure après, il s'en revenait, et la vache était toute gentille, calme, songeuse... Nous reprenions le chemin de notre ferme, le cœur allègre.

Mon père m'avait expliqué une fois pour toutes qu'à certaines périodes la vache avait besoin qu'on lui tape sur les cornes : je n'en demandais pas davantage...

Mes collègues de la grande ville se bidonnaient carrément. L'une d'elles m'a jeté :

« Mais pourquoi donc ton père ne lui tape pas dessus lui-même ? »

J'ai encore une fois avoué mon ignorance, cependant le soir, au retour du travail, j'ai posé la question à mon papa. Il est devenu tout rouge...

# **LES SOUVENIRS SONT DOUX**